

Février 2017

S'immerger dans l'innovation sociale

n°32

focales



Le Dispositif Relais :
reconstruire la confiance
avec de jeunes détenus



Au sommaire

- 3 Le Dispositif Relais : reconstruire la confiance avec de jeunes détenus
- 9 Du projet personnel aux projets collectifs

Ils s'appellent Abdessamad, Dylan, Magid, Mohamed, Nicolas, Omar, Oussama ou Reda. Ils ont entre 18 et 25, parfois un peu plus. De leur passé, on ne saura rien sinon qu'ils ont pratiquement tous eu maille à partir avec la justice. Certains ont fait plusieurs années de prison. D'autres sont en attente d'un jugement ; peut-être recevront-ils prochainement leur billet d'écrou. Aujourd'hui, ce qui les intéresse, c'est changer de vie, redémarrer. Une formation, un boulot, des papiers en règle, un toit pour la nuit... C'est ce coup de pouce, et beaucoup plus, qu'ils viennent chercher au Dispositif Relais.

Par Pascale Meunier – Photos: Jérémie Botte



Le Dispositif Relais : reconstruire la confiance avec de jeunes détenus

Le Dispositif Relais (DR) est une structure d'aide individualisée aux justiciables détenus ou libérés sous conditions alternatives à la détention. Cette asbl est née de la rencontre entre Tahar Elhamdaoui et Anne Gruwez en 2010. Un assistant social et une juge d'instruction, deux angles d'attaque pour matérialiser une même intuition : resocialiser « les petits clients », ces jeunes délinquants que l'un et l'autre rencontrent quotidiennement dans leur pratique professionnelle. Comment ? En allant les chercher là où ils sont – en prison – et en les guidant dans la réalisation de leur projet de vie.

Tahar Elhamdaoui est par ailleurs responsable du centre Formation et Travail quartier populaire (FTQP), qui accueille depuis des années des ex-détenus parmi d'autres stagiaires. L'inscription y est possible tout au long de l'année, ce qui est rarement le cas ailleurs. « On exige des choses contradictoires de ces jeunes, dit-il. On leur demande fournir un plan de reclassement et en même temps ils se font refouler des centres de formation parce qu'ils ne s'y présentent pas à la bonne période. » Autre problème : le choix du métier. « FTQP ne propose que deux filières : maçon et plafonneur. Des jeunes viennent chez nous par défaut alors qu'ils souhaitent devenir animateurs, soudeurs, mécaniciens... » C'est pour dépasser ces contraintes que Tahar et Anne ont élaboré un service personnalisé apte à soutenir le projet de chaque jeune en difficulté de réinsertion et qui demande à se former, à tout moment de l'année. « Nous les soutenons

Le Dispositif Relais accompagne des jeunes ayant (eu) des problèmes avec la justice ou en demande d'aide. Par quel moyen ? En valorisant leurs compétences et en les guidant dans leur projet de réinsertion.

et les aidons à trouver un apprentissage professionnel qui correspond à leurs aspirations et qui, du coup, a davantage de chance d'aboutir», résume Tahar.

Seuls les premiers temps, lui comme directeur et elle comme bénévole, leur manière de faire était artisanale. « Au moment de libérer un client, j'invitais Tahar dans mon bureau pour qu'ils se rencontrent et concluent un contrat moral », raconte la juge d'instruction. Aujourd'hui, l'équipe compte cinq personnes, elle s'est étoffée au fil des subventions reçues : contrat de quartier, Fonds social européen, politique des grandes villes, action sociale, agréments de la Cocom et de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Si le Dispositif Relais est implanté historiquement à Forest vu ses liens avec FTQP, il reçoit des jeunes issus de Lantin, Ittre, Nivelles, Marneffe, Leuze... de toutes les prisons du pays. « Des jeunes sans adresse



Tahar envoie un SMS : un jeune en retard pour la répétition !



Gauthier et Alexandre à la permanence.



Les portes du Dispositif Relais et du centre FTQP ouvertes...

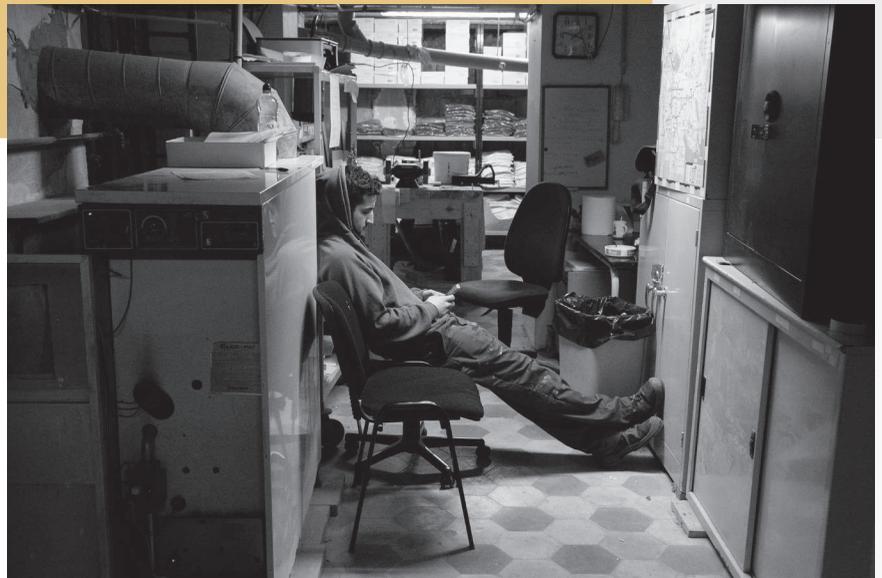
du tout parfois», souligne Gauthier Mertens, psychologue et criminologue. Ils arrivent ici sur conseil ou injonction, via un avocat, un juge, le tribunal d'application des peines, grâce au bouche-à-oreille, par l'intermédiaire d'autres intervenants sociaux. Conserver cette dimension humaine, relationnelle, est essentiel. *« Tout le monde se connaît, il n'y a pas de numéro de dossier, insiste Anne Gruwez. Au Dispositif Relais, les jeunes sont appelés par leur prénom et par leur nom, on rencontre leur famille. Ils n'ont rien à avouer, on connaît très bien leur profil. On ne travaille pas sur leur passé mais sur leur avenir. »*

Ancrage et insertion

Le Dispositif Relais offre un accompagnement et des activités éducatives. *« La journée, quand les gars sont à l'emploi ou en formation, pas de souci, constate Mounir Mahla, animateur. Après 16 heures et le week-end, ils se retrouvent dans leur quartier et là ils sont confrontés à des tentations qu'ils ont déjà connues. Nous leur proposons quelque chose à ce moment-là : du théâtre, du sport, la visite d'un musée ou d'une expo, naviguer, faire de l'escalade ou de la spéléo... »* Des activités culturelles et physiques autrement, dans une logique d'acteur et non de consommateur. *« Tout ce qu'ils font déjà, ce n'est pas la peine de le refaire, sauf s'il y a une plus-value, explique Wilhem de Baerdemaeker, animateur lui aussi. Notre but n'est pas de faire de l'occupational mais de l'ancrage, de favoriser l'attachement entre eux et l'équipe du Dispositif Relais. »* Il y a aussi une volonté de diversification et de découverte. Mounir a lancé un projet autour de la maîtrise de soi : une initiation au wing chun,



Oussama et Tahar en répétition pour la pièce de théâtre.



Un stagiaire FTQP en pause.

un art martial traditionnel chinois. « C'est une discipline rare, enseignée par un professionnel renommé, dit-il. On a négocié avec l'échevin ; on dispose de salles, comme ça les entraînements sont gratuits. » Même principe pour les modules d'initiation à la non-violence. Le pari, c'est qu'en vivant des expériences positives à l'emploi, dans des projets culturels, sportifs ou autres, ils sortiront complètement de la rue.

Ces activités sont mixtes bien que les filles soient plus rares, au Dispositif Relais comme dans le monde carcéral. Angelica est Polonaise, dans la trentaine. C'est le juge qui l'a mise en lien avec le service il y a six ou sept mois. Elle n'a pas trop envie d'en partager les circonstances ; en revanche, elle est très enthousiaste à propos du soutien qu'elle reçoit. « J'ai pu faire des stages dans le cadre des titres-services. On m'aide pour trouver du travail, dit-elle, intéressée par l'assortiment de magasin. Je me sens bien car on me donne le courage d'avancer. » Plus de 90 jeunes ont été accompagnés en 2016. « On leur propose une prise en charge complète : emploi, formation, éducation, famille. Une sorte de pack insertion », résume Tahar Elhamdaoui. Anne Gruwez est encore plus explicite : on prend les jeunes par la main parce que seuls ils n'y arriveront pas. « On ne va pas leur demander s'ils ont bien rempli les obligations qui leur incombaient, dit-elle. On va les guider et les aider à le faire. » Pour y parvenir, le Dispositif Relais leur fournit des outils d'appréhension de la société à laquelle ils n'ont pas forcément accès et dans laquelle ils n'ont pas de place reconnue, gageant que s'ils accrochent à ces activités ils accrocheront aussi ailleurs. « Le

point commun de toutes nos actions, c'est de leur dire constamment qu'ils existent. Qu'ils existent tellement qu'ils vont s'en sortir. C'est une valorisation de l'individu pour lui-même, et pas de ce qu'il représente. »

Patience et créativité

La porte du Dispositif Relais est toujours ouverte, été comme hiver. « Quand on dit que c'est ouvert, c'est physiquement ouvert : ouvert sur le quartier, sur la rue, au monde en quelque sorte. On entre, on est reçu », dit le directeur. Cette disponibilité est une autre particularité de l'asbl. « On voulait quelque chose qui aille vers l'autre », explique Anne Gruwez. Dans d'autres services de reclassement ou d'aide au justiciable, il faut prendre rendez-vous, un rendez-vous parfois fixé à quelques jours ou quelques semaines. Entre-temps, que se passe-t-il ? « Ce délai suffit parfois pour que le gars retombe. Ici la prise en charge est directe », ajoute Tahar Elhamdaoui. Avantage complémentaire : une fréquence accrue des contacts avec les jeunes, qui n'hésitent pas à passer une tête quand ils sont dans le coin. Idem pour le téléphone. Celui de Mounir est rarement coupé : « Je suis là à n'importe quelle heure pour eux. À la moindre question, ils n'hésitent pas à venir vers moi », dit-il.

Chaque rencontre est innovante. « Sur cinq rendez-vous, il y en a deux qui ne vont pas venir et trois qui seront en retard, ironise l'équipe. À l'inverse, d'autres arrivent quand on ne les attend pas ! » Il faut trouver la solution adéquate pour chacun. Gauthier se souvient d'un jeune qui voulait se lancer dans le tatouage. « C'était son projet, mais c'était un



Hamid présente sa pièce de qualification.

peu compliqué de le vendre à un juge pour le faire sortir de prison. On a fini par trouver un tatoueur qui a accepté de le prendre en stage mais à qui on ne pouvait rien dire et qu'on ne pouvait pas payer ! » Ce sont les jeunes qui donnent le rythme. « Un gars est aujourd'hui à la rue. On n'a pas le choix, on n'attend pas trois semaines pour agir », commente-t-il.

Les jeunes viennent picorer au Dispositif Relais ce dont ils ont besoin : une aide ponctuelle, un accompagnement psy... D'autres participent à tout, ils sont en demande de découvertes et ils constituent un noyau dur, un groupe témoin de l'action d'accompagnement psychosocial et de l'action éducative. « Ceux-là continuent de franchir le seuil de l'association alors qu'objectivement, matériellement, ils n'en ont plus vraiment besoin », reconnaît le directeur. Des ambassadeurs. Car les activités du Dispositif Relais ne sont pas réservées aux jeunes qui font appel à ses services ni aux stagiaires de FTQP. « Tous n'ont pas été confrontés à la justice. On est attentif à ne pas ghettoïser cette population », insiste Wilhem. Le travail en réseau amène aussi d'autres candidats,



Sur le bateau de la résilience.

comme Lazlo qui participe au projet forestois *Tu veux test ?!*, un programme de formation sur mesure pour les jeunes qui souhaitent faire un pas de plus vers l'emploi, dans lequel Mounir est coach. « Au départ, je ne savais pas vers quoi me diriger, dit Lazlo, vingt et un ans, mais le monde animalier m'intéressait. » Aujourd'hui, il y voit plus clair et deux projets se dessinent. « Je voudrais devenir dresseur d'animaux domestiques. Du dressage canin pour aveugles ou de l'agility ou de la sécurité... Ou alors me diriger vers un parc animalier, zoologique ou aquatique. »

Au cas par cas

On imagine de grands ados, mais pas du tout, il y a parmi eux des pères de famille. Des jeunes très généralement peu qualifiés. Des accidents de parcours. Des délinquants chroniques passés par l'IPPJ. « Des jeunes qui perdent confiance, qui se remettent à débloquent et qui perdent encore plus confiance », explique Wilhem. Ce n'est pas la truande non plus, même si des gars ont parfois purgé jusqu'à huit années de prison. « C'est plutôt la



récidive que la gravité des faits qui conduit à une grosse peine», remarque Tahar. Les juges d'instruction leur envoient aussi des jeunes radicalisés. «On a eu le cas la semaine passée d'un gars libéré provisoirement dans l'attente du verdict. Il fait ses démarches avec sérieux, il respecte ses rendez-vous, il a trouvé un travail complémentaire. Il essaie de se réinsérer, de s'intégrer. On a des profils comme cela aussi», dit Mounir. Le Dispositif Relais travaille au cas par cas. «Certains jeunes ont touché le fond, constate l'animateur. Ils viennent dans l'idée de trouver quelque chose de concret, de repartir d'ici avec un atout, surtout un diplôme, une qualification ou un emploi. D'autres ne sont pas mûrs, alors on les laisse mûrir...» D'autres encore abandonnent. «Mais on essaie toujours de les rattraper, ajoute-t-il. On peut avoir des soucis qui font qu'on ne vienne pas un jour à un rendez-vous, ce n'est pas une raison pour les sortir de notre dispositif.»

Ne pas reproduire ce qui ne marche pas ailleurs, Anne Gruwez y tient et elle sait de quoi il retourne. «Ce que l'on veut, explique-t-elle, c'est sortir ces mecs de leur mouise plutôt

que de les y plonger.» Car parfois le système tourne fou : «Un jeune a deux obligations qui se télescopent : il doit aller à la cellule des mesures alternatives du parquet en même temps qu'il doit se présenter à une confrontation... Il n'a pas le don d'ubiquité mais, s'il n'y va pas, il sera signalé comme recherché !» témoigne-t-elle. Elle essaie également de diminuer les saisies. «Un jeune redevable de milliers d'euros d'amende, c'est mathématique qu'il récidive dans la vente de stupés. Ce n'est pas possible autrement, il ne s'en sort pas.» Ce sont tous ces non-sens que le Dispositif Relais tente aussi d'adoucir en demandant des termes et des délais à une administration sans souplesse qui fige ces jeunes dans leurs difficultés.

Déjà, leur quotidien est un parcours du combattant : CPAS, médiation, logement... Trouver un toit est la tâche la plus ardue. «On s'adresse aux agences immobilières sociales, on reçoit une liste de logements libres dans la région. On essaie de nouer le contact avec des propriétaires et des agences immobilières pour faciliter les démarches, explique



Nico, la juge, le bâtonnier et Wilhem sur les flots.

Gauthier Mertens. *Le problème, c'est que de nombreuses agences demandent un certificat de bonne vie et mœurs, même si elles n'en ont pas le droit. Et si on refuse de le leur donner, on n'aura pas le logement. Le CPAS fournit souvent une aide pour la garantie locative, mais ça non plus les propriétaires n'aiment pas.* L'habileté est de mise. *« Quand un jeune a un nom qui ne sonne pas très belge ou un accent prononcé, on prend le rendez-vous à sa place. Il y va et on espère que ça passera »,* poursuit Gauthier. Le travail de réseau porte également ses fruits. Le Dispositif Relais fait régulièrement appel au centre social protestant APO, qui dispose d'appartements de transit.

La mise à l'emploi n'est guère plus simple. *« Parfois nos jeunes ne savent pas ce qu'ils veulent faire et ils nous demandent une liste des métiers qui existent »,* dit Wilhem. Ils ne sont pas toujours dans les conditions pour postuler : il faut avoir – ou ne pas avoir – tel diplôme, il faut un casier vierge. *« Il y a un gros problème avec les casiers judiciaires, déplore l'animateur. On le sait de manière théorique mais, quand on le voit dans la vie de tous les jours, c'est implacable. Je n'ai jamais vu un seul moment où ça a été intéressant d'avoir un casier judiciaire. Ça n'aide personne. »*

Pas facile tous les jours

« Waow, c'est trop bien ! Mais qu'est-ce que ça doit être dur... » Les réactions sont presque unanimes quand Wilhem parle de son travail autour de lui. *« En fait, dit-il, dans le quotidien il n'y a rien de dur, on voit des gens, c'est sympa. Ce qui est pénible, c'est que le flot ne tarit pas, c'est quand on fait tout un projet avec un jeune et qu'il doit retourner en prison parce que son procès a eu lieu et que le juge ne comprend pas qu'il s'est amendé. »* Une situation en outre presque impossible à expliquer au jeune... *« C'est le cas du gars qui est tombé*

pour radicalisme : il est en train de faire sa réinsertion mais peut-être que dans quelque temps on va lui dire au revoir. » Pour Gauthier, les jeunes sans famille ou en rupture sont les cas les plus difficiles. *« Quand ils sortent de prison, ils sont à la rue, dit-il. C'est difficile de bénéficier du CPAS quand on n'a pas d'adresse, de trouver un logement quand on n'a pas de revenus. Et comment trouver un emploi dans ces conditions ? »*

Tahar, lui, pointe les situations de double contrainte : *« Ce sont des jeunes qui ont des problèmes pour atteindre le niveau qu'on leur demande et paradoxalement on augmente encore ce niveau... On leur demande de s'insérer, ce qui est déjà compliqué, et puis ils vont être sanctionnés parce qu'ils n'y arrivent pas. »* Mais cela n'entame pas sa motivation ni celle de Mounir pour qui les jeunes à l'emploi, intégrés, sont sa plus grande fierté. *« On les voit se lever le matin, passer faire un petit coucou en allant travailler, ça nous booste ! »*

Si les jeunes sont motivés, le Dispositif Relais peut aussi compter sur des patrons qui s'investissent. *« À force, on s'est constitué un solide carnet d'adresses, dit Tahar. Mais on en cherche encore d'autres, notamment des personnes issues de la société civile. C'est bien que les jeunes vivent de chouettes moments avec nous mais j'aimerais aussi qu'ils puissent en vivre en dehors du Dispositif Relais. Qu'ils puissent expérimenter par l'action mais aussi grâce à des rencontres. Des gens qui prendraient du temps pour eux, un peu comme un tuteur, un parrain, un adulte de référence avec qui ils pourraient aller prendre un verre, aller au cinéma ou manger un bout. »* Le directeur attache beaucoup d'importance à l'imprévisible. *« Ce sont les rencontres qui vont sortir ces jeunes de leur désocialisation, la découverte d'autres gens et de leurs passions »,* dit-il.



Les Invalidés en répétition.

Du projet personnel aux projets collectifs

Casser les clivages, passer une journée avec des flics, naviguer avec un juge, monter sur scène au palais de justice... Le Dispositif Relais aime surprendre.

Comme beaucoup de projets au Dispositif Relais, le théâtre est le fruit d'un concours de circonstances. «*On est allé voir Fantomas au Théâtre du Parc avec Ismaël, se souvient Wilhem. À la sortie, il m'a avoué qu'il trouvait ça mieux que la télé... Et puis il s'est fait interpellé par un étudiant qui faisait un reportage sur la pièce. Il n'en revenait pas que quelqu'un lui demande son avis!*» Au même moment, Tahar rencontrait la compagnie Libertalia, engagée dans le théâtre-action. Le reste allait s'enchaîner naturellement : une création collective sous un regard professionnel. Les jeunes ont livré la matière brute. «*On a fait plein d'impros, le metteur en scène a vu ce qui en sortait et a monté des séquences*», poursuit Wilhem. Ce processus a duré trois mois. «*Ce qui est intéressant, c'est la rencontre du théâtre, la rencontre avec la compagnie et l'idée d'accompagner ces jeunes dont on joue l'histoire.*» Car oui, l'équipe du DR monte également sur les planches. «*Nous sommes*

toujours dans l'idée de l'attachement, de vivre quelque chose ensemble. On ne vise pas un rapport égalitaire, on n'a pas la même place. Par contre, dans cette inégalité, on peut faire des choses ensemble», précise le directeur. Une démarche différente de celle d'autres institutions où on mélange rarement travailleurs et bénéficiaires. «*Mais pourquoi pas ? insiste Gauthier. Ça apporte beaucoup à la relation que l'on a avec eux et à la relation de travail, à l'aide qu'on peut leur fournir. Le lien est plus fort.*»

Le processus engagé lors de la création de ce spectacle ne s'arrêtera pas de sitôt. «*Les Invalidés*» (c'est le nom de leur troupe) ont joué *Promenades* au palais de justice devant un parterre d'avocats et de magistrats. Ils y racontent et s'amuse de leurs déboires, des histoires drôles, des souvenirs de mauvais garçons... Ils étaient aussi au programme du Festival des Libertés à l'automne dernier. Les jeunes comédiens ont gagné en assurance.



Le jour J, la troupe présente sa pièce de théâtre au public.



Moment de fierté et applaudissements.

«Au début ils ne voulaient pas qu'on les prenne en photo. Maintenant ils sont sur scène face aux caméras!», dit fièrement Tahar.

Vogue la galère

Ce samedi d'automne devant les locaux du DR, les convoyeurs attendent les derniers retardataires pour filer vers Wemeldinge, aux Pays-Bas. Là, une flottille de huit voiliers est prête à larguer les amarres. À bord de l'un d'eux, Anne Gruwez. Elle a recruté d'autres membres de l'appareil judiciaire : magistrat, avocat, bâtonnier. Le bouche-à-oreille a permis de compléter le groupe : un parlementaire, un entrepreneur, le directeur d'une entreprise de travail adapté... tous propriétaires d'un bateau ou skippeurs motivés par la rencontre et le partage d'expérience avec des jeunes en difficulté d'insertion.

Dix jeunes sont prêts à embarquer, non sans appréhension pour certains. Magid, par exemple, a du mal à se séparer de ses potes et à passer la journée avec des inconnus. Nicolas, en revanche, ne cache pas son enthousiasme : «Ça me plaît, une journée hors de tout. Je compte bien en profiter!», dit-il.

Hervé Louveaux est juge au tribunal de première instance. «Mon expérience m'a convaincu que les difficultés d'insertion et les problèmes de délinquance sont étroitement liés, dit-il. Les sanctions que nous appliquons sont totalement inutiles si nous





Les patrons de la construction et le jury cotent les pièces de qualification.

ne prévoyons pas en même temps des voies d'insertion débouchant sur de vraies perspectives. Celles-ci ne doivent pas forcément se limiter à la formation et à l'emploi. Nous étions quatre à bord, deux marins expérimentés et deux jeunes qui n'avaient jamais navigué. Ils ont barré et réglé les voiles presque toute la journée, prenant goût à l'apprentissage sur le tas. Et la compétition bon enfant entre les bateaux a contribué à l'engouement général.» Comme souvent, le temps de la navigation a aussi été celui de nombreuses conversations permettant une découverte mutuelle.

Stéphane Roberti faisait partie des accompagnateurs. C'est le président du CPAS de Forest. *«J'apprécie cette dynamique qui permet de faire rencontrer les gens, de s'ouvrir au monde, de montrer aux jeunes plusieurs réalités, dit-il. Nous sommes tous des êtres humains et on est peu à être à l'abri d'un problème éventuel. Il y a un combat social à mener et il faut le mener ensemble avec les personnes directement concernées par les dérives de notre société actuelle.»*

Cavalerie

L'équipe du Dispositif Relais planche aujourd'hui sur un projet d'hippothérapie... avec la police montée fédérale! *«Le relationnel avec les chevaux nous reconnecte, développe Gauthier. Le cheval reflète la manière dont on se comporte. Un caïd un peu trop sûr de lui, l'animal va le sentir; on peut approfondir cela par la suite. Il y a aussi le travail avec le policier référent, la relation de confiance: être sur son cheval pendant qu'il le tient, le transfert de compétences...»*

Équitation, escalade, voile ou encore spéléo ont un point commun: le jeune se met en danger. *«Et il fait appel à plein de ressources, ajoute Tahar. Il doit aussi respecter des règles sinon il tombe. Du mur, du cheval, dans l'eau.»* C'est une sorte de déplacement volontaire d'une conduite à risque vers une mise en danger de soi analogue mais cadrée, qui va solliciter des ressources personnelles et configurer un autre comportement moins problématique. *«C'est le groupe qui prime. L'un aide l'autre. Si l'un fait le con, l'autre meurt»*, schématise le directeur du Dispositif Relais. Il est confiant dans les effets des activités que son équipe propose. *«Des liens forts se tissent. Le jour où des choses ne se passeront pas bien, les gars penseront à ces moments-là. Ils sont sauvés à vie, dit-il, parce qu'ils ont un point sur lequel s'appuyer.»*

Que faire de mieux pour éviter les récidives que de donner aux jeunes des perspectives, une reconnaissance et de la dignité? Le contraire de ce qui se passe actuellement en prison...



Pour en savoir plus

- Dispositif Relais

Rue des Alliés, 307

1190 - Forest

tél. : 02/ 533 10 76

courriel: dr1190@hotmail.com

focales

est une revue publiée en supplément d'*Alter Échos*.

Une initiative de l'Agence Alter, avec le soutien de la Wallonie.

Coordination : Marinette Mormont.

Ce cahier a été rédigé par Pascale Meunier.

Photos: Jérémie Botte.

Il a été achevé en février 2017.

Layout, mise en page et photos : Françoise Walthéry et Cécile Crivellaro.

Impression : Nouvelles Imprimeries Havaux

Cette publication est en accès libre

sur www.alterechos.be (onglet Focales)

Agence Alter
■■■■■



Wallonie



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES